

Réda Bensmaïa

"Depuis je suis en exil dans ma propre tribu" (p.64)

[Nous avons signalé, dans un numéro précédent, la sortie du récit de Réda Bensmaïa, *Alger ou la maladie de la mémoire*, à l'Harmattan à la fin de l'année 1997. Nous y revenons plus longuement aujourd'hui]

L'année des passages est le sous-titre de ce récit qui déroutera plus d'un lecteur.

"...Tu avais remplacé tous les passages que tu avais effacés par trois astérisques pour laisser une trace. Une trace de quoi? Peut-être du travail du deuil. Ou de la censure. Ou de lassitude. A présent que c'est fait, tu ne te rappelles plus ce que tu racontais dans ces passages"...

Ce... passage... du livre est un bel exemple de la lecture active à laquelle nous convie Réda Bensmaïa pendant 135 pages. (Passages qu'on aurait aimé voir plus généreusement répartis sur les pages!)

Car le sous-titre, après un titre inscrivant une ville, Alger, et un mot, la mémoire, nous incitait plutôt aller chercher du côté du voyage, du parcours, de l'itinéraire. Le narrateur s'amuse avec les significations : le jeu de synonymie renvoie le sens élu à la figure du lecteur pour l'inciter à plus de découverte, pour l'inviter à explorer son dictionnaire personnel!

Si "passage" conserve, de bout en bout, le sens d'aller d'un lieu à l'autre, -Alger, Aix, San Francisco, Mineapolis, Paris...(p.7)-, il a aussi l'acception d'examen -comment parvenir à écrire?- ; il a également le sens du passage à l'acte qui se traduit par tous ces fragments écrits puis sélectionnés en vue d'un livre :

"La première mouture du texte est sortie de ta renonciation à la cohérence et à la fluidité du récit. Et ça a donné *The Year of Passages*." (p.86) Qui est donc celui qui, en deuxième partie du texte, réfléchit à sa propre écriture? "Moi je suis celui qui écoute et qui transcrit. Quand ça me chante. ça me chante de moins en moins. Mrad le sait." (p.87) Plus explicite encore, il affirme : " ne pas perdre de vue que *L'Année des passages* (est) l'histoire d'un Adieu, d'un Adieu impossible. Tu voulais savoir si l'on pouvait dire Adieu à son pays, à sa langue maternelle, à ses ancêtres. Ce livre voulait être l'histoire d'un passage entre deux mondes, deux cultures, deux histoires (...) Tu as voulu raconter l'histoire d'un ancrage ou d'un retour impossible. Une histoire qui raconte de quelle manière on devient un étranger." (p.88).

Plus d'un lecteur sera dérouté, avons-nous affirmé! Pourtant le détour en vaut la peine. Si l'on cherche une histoire bien ficelée, il vaut mieux s'abstenir. Mais si l'on veut accepter l'aventure proposée, alors, on lira à petites lampées ce texte qui ne se dévore pas comme un polar mais qui se déguste comme un livre de vie.

Une certaine jubilation est sensible dès la première page, beaucoup de rage, très vite, aussi. Jubilation que l'on pressent dans cette accumulation de citations, d'énoncés de la voix narrative qui successivement se revêt de noms différents et pourtant proches et équivalents, de jeux typographiques. Dans l'entretien, Réda s'en explique, explique les "règles" du jeu, en quelque sorte! Jubilation aussi des signes : l'arobasque devient signe symbolique : une formule l'a mis en joie dès le matin : "Il y avait un petit @ qui la précédait et qui me

rappelait le nombril de Macha et la courbure du Cap Matifou."(p.7) Jubilation aussi quand le mot " socialiste" mis à toutes les sauces, devient le mot de passe de la dénonciation (p.13).

Alger ou la maladie de la mémoire n'est pas un texte qui se raconte, qui se résume parce qu'il n'y a pas d'histoire. C'est un espace de mise au point, d'un marquage de l'être à un moment de sa vie, moment où l'écriture est comme l'issue pour tenter de remettre les pendules à l'heure, de lutter contre l'impulsion désordonnée des pensées, des nostalgies, des lectures, des lieux de résidence et des femmes aimées.

Jubilation, oui. Mais aussi colère, rage et ironie : le reflet de sa recherche se trouve dans le travail du peintre Abdé : " *Comme je n'aimais pas les peintures que je voyais, j'ai décidé de faire mes propres peintures, tu comprends ça, fils? Pas de médiations! Pas de correspondances! Pas de récit, pas de falbalas! Que des relations! Que des passages! Que des réseaux! Les nerfs, fils, rien que les nerfs! Les peintres modernes ont tout peint, sauf les nerfs! Ils ont raté la nervosité de notre époque!*" (p.17) Peindre en aveugle, les yeux bandés pour comprendre ce qui échappe : "car à présent, tu as appris quelque chose de certain, tu as *pu* partir parce qu'un jour tu as pu *oublier*, un jour tu as compris que tu n'avais jamais véritablement eu de mémoire : interdiction de...(…) il s'agit de se *refaire une mémoire*." (p.20) Le récit de Réda Bensmaïa se découvre lentement car il se dérobe sans cesse en des va-et-vient déboussolants. Mais progressivement, on y entre, y goûtant ici " dix commandements"(p.51), là *Alger, misère* (p.60), des interrogations lancinantes, "Où est l'Algérie?"(p.68), une magnifique visite au musée du Hamma (p.74-75). Car *Alger ou la maladie de la mémoire*, sous couvert de départ est un véritable retour dans Alger, en une balade iconoclaste et amoureuse, celle que nous rêvons de faire parce qu'elle seule existe, différente pour chacun : "j'ai transformé mon corps en cerf-volant en enfilant une Djellaba blanche qui gonfle au moindre souffle de vent. Je veux voir encore une fois la ville de mes yeux d'opossum une image de la ville que je garderai en moi pour ne pas oublier d'où je viens." (p.77).